LES
Mélanges Religieux
Paraissent DEUX FOIS par semaine, les MARDIS et VENDREDIS.
L'abonnement pour l'année £1 0 0

Mélanges Religieux,

Lettres.
Les Correspondances et les Lettres d'affaires doivent être adressées franches de port aux Rédacteurs.
Pour les Annonces, voir le tarif à la dernière colonne.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTERAIRES.

Volume 13. MONTREAL, VENDREDI 16 NOVEMBRE, 1849. No. 17.

Le Concile de Vienne.

Jusqu'ici l'abondance d'autres matières nous a empêchés de parler du Concile des Evêques d'Autriche, que l'on sait s'être réuni à Vienne après Pâques, pour répondre au vœu exprimé l'année dernière par le Concile national d'Allemagne. La lettre que les pères de ce concile adressèrent, avant de se séparer, aux catholiques de leurs diocèses, traite de sujets trop importants et trop adaptés aux circonstances sociales de l'époque, pour que nous n'en reproduisions pas du moins les fragments les plus intéressants et les plus féconds en pensées propres à apporter un remède moral au mal qui tourmente la société de nos jours.

LES ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES ASSEMBLÉS A VIENNE AUX FIDÈLES DE LEURS DIOCÈSE.

Salut et bénédiction en Dieu le Père et en notre Seigneur Jésus-Christ.

. . . . . .

"Au moment où notre concile se prépare et que nous retournons au milieu de vous après une longue absence, qui nous a été d'autant plus pénible, que cette année nous n'avons pas pu célébrer, entourés de notre cher troupeau, les solennités de la Pentecôte et de la fête du Saint-Sacrement, nous éprouvons le besoin, N. T. C. F., de vous adresser, aussi bien qu'à nos fidèles collaborateurs les prêtres, quelques paroles d'exhortation, d'instruction et de consolation. Puisque en tout temps vous écoutez volontiers la voix isolée de votre premier pasteur, nous avons d'autant plus droit de nous y attendre dans ce moment, parce que cette fois elle retentit à vos oreilles et à vos cœurs corroborée par celles de trente-cinq de nos collègues dans l'Episcopat.

" T. C. F., des jours désastreux ont fait irruption dans le monde, et les destinées de l'avenir se présentent plus que jamais sombres et effrayantes. On dirait qu'un nouveau sceau du livre du monde vient d'être rompu, un nouveau calice de la colère de Dieu vidé sur la terre. Quelque part que l'œil se tourne, il n'aperçoit que des scènes de désastre et de dévastion. Guerre ouverte, émeutes, rebellions, dissentions, haines et soulèvements de peuples contre peuples; discordes, démêlés et combats encore plus violents entre les opinions que sur les champs de bataille ! Le soleil de la vérité et de l'intelligence s'est éteint pour un grand nombre d'hommes, et les esprits de ténèbres, dans l'horrible obscurité qu'ils nous vantent comme étant la lumière, exercent sur les enfants de l'incrédulité une puissance plus grande que jamais (Ephes. II, 2.). Le mystère d'iniquité, qui n'a point cessée depuis le commencement, est plus actif qu'en aucun autre temps. Le mot de ralliement des esprits séditieux et des prophètes de mensonges de nos jours, n'est plus le simple oubli de Dieu causé par l'ivresse des sens, ni la stupide impiété qui ont de tout temps attristé le monde, mais une haine de Dieu méditée et raisonnée, une guerre ouverte, un combat contre lui et contre son Christ (Thess. II. 7.). Tandis que les démons, ainsi que l'apprend l'Apôtre, *croient en Dieu et tremblent devant lui*, parce que, malgré leur rage, ils ne peuvent se soustraire à sa domination, dont aucun lieu n'est exempt, ces séducteurs enchérissent sur la perversité des démons et représentent la croyance en Dieu et en son règne comme la source de tout mal, comme l'obstacle qui s'oppose violemment à la félicité terrestre. " La religion, ainsi s'exprime leur dernier manifeste, publié par les journaux, la religion, qu'il faut bannir de la société, doit disparaître de l'esprit de tous les hommes. Par une conséquence nécessaire la révolution détruit la religion en rendant superflue l'espérance du ciel, par la liberté et la félicité de tous sur la terre. C'est pourquoi nous ne prenons part aux luttes religieuses, aux tentatives qui s'y rapportent, à la formation des communes libres, etc., qu'autant que sous le nom *de liberté religieuse*, on entend *l'affranchissement de toute croyance religieuse*. Nous ne voulons pas de la liberté de la foi, mais de la nécessité de l'incrédulité."

" Il est bien pénible, T. C. F., pour vos évêques, de répéter à vos oreilles chrétiennes les paroles de ce défi à Dieu, d'une impiété telle que l'histoire des temps passés n'en offre pas d'exemple. Mais dans les circonstances actuelles, c'est une nécessité d'exposer à tous les regards l'abîme de perversité d'où sortent tous les maux dont nous gémissons. La parole de Dieu en use ainsi elle-même en plusieurs endroits de l'Ecriture; car ce n'est qu'en prenant connaissance de la nature du poison que l'on se met en état de combattre ses efforts nuisibles. Si vous examinez de plus près la doctrine impie qui vient d'être citée, vous reconnaîtrez aisément qu'au fond elle n'est autre chose que l'ancienne *sagesse sensuelle* de l'imprudent à vue courte de la parabole où Notre-Seigneur nous prémunit contre un pareil égarement (Luc, XII, 16.). Cet homme aussi, bornant son bonheur aux jouissances de la terre, dit à son âme: " Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère." Voilà bien l'ancienne folie, mais la perversité nouvelle renchérit sur l'ancienne en ce qu'elle veut rendre sourd, non plus un individu exceptionnel, mais l'humanité entière, à l'avertissement de Dieu qui suit dans la parabole: " En même temps Dieu lui dit: Insensé que tu es, on va te redemander ton âme cette nuit même, et pour qui sera-ce ce que tu as amassé ?"

" Cependant, supposons que ces fallacieux *prometteurs* de la félicité publique réussissent, aux dépens du bien être de tous en général, par le feu et le fer, par de sanglantes séditions et d'horribles guerres civiles, par le pillage et le meurtre,—car tels sont leurs moyens,—à réaliser par une sorte d'enchantement ce rêve de bien-être pour chacun, à ravir au monde la croyance le Dieu et de l'éternité, de la mort et de la récompense éternelle, à anéantir l'Eglise de Dieu et à convertir toute la terre en une étable, à élever et à engraisser les hommes abrutis, cette parole en sera-t-elle moins vraie: " Insensé que tu es, on va te redemander ton âme cette nuit même !" Verra-t-on la mort renoncer à son droit inexorable, Dieu à sa toute puissance et à sa justice, l'enfer à ses peines, le ciel à sa récompense, parce qu'on n'y croira plus, parce qu'on n'y pensera plus ? Les souffrances et la mort cesseront-elles d'être une suite du péché ? Les maladies, les infortunes, les pleurs et le désespoir ne sont-ils plus le partage de l'homme de péché ? Autant dire que le soleil ne paraîtrait plus au firmament, si tous les hommes, dans un accès de délire, s'arrachaient les yeux pour ne le plus voir. Il suffit d'exposer dans sa hideuse nudité le but avoué des faux prophètes de nos jours pour que toute âme honnête en recule d'horreur et de dégoût. Mais ce n'est point partout que la séduction étale ses principes si franchement et si effrontément; souvent elle les cache avec astuce sous les apparences de sentiments nobles; elle touche des cordes qui trouvent de l'écho dans tous les cœurs, et de cette façon elle éblouit, elle fascine des populations entières. Vos évêques regardent comme un strict devoir de signaler en termes encore plus précis les dangereuses séductions auxquelles recourent, non sans succès, malheureusement, les ennemis modernes de l'ordre que le christianisme a établi dans le monde. C'est le moyen, N. T. C. F., de vous prémunir contre leurs attaques incessantes.

Un de ces leurres qui attirent des dupes et les électrisent est le *cri* de NATIONALITE! *Dieu*, ainsi que nous l'enseigne l'Apôtre (Act. des Ap. XVII, 26), *a fait naître d'un seul toute la race des hommes; et il leur a donné pour demeure toute l'étendue de la terre, ayant marqué l'ordre des saisons et les bornes de l'habitation de chaque peuple.* La réunion en familles, en races et en peuples est donc l'œuvre de Dieu. Mais la diversité des langues est déjà une suite du péché, elle est dûe à une révolte contre Dieu, à la dépravation de l'espèce humaine (Gen., Chap. II.). Le paganisme à l'état social, ignorant notre origine commune et la formation de tous les hommes à l'image de Dieu, traitait de barbares toutes les nations étrangères, les méprisait, leur faisait la guerre injustement. Il avait pour devise: *Epargner ceux qui se soumettent, combattre à mort ceux qui résistent* (Parcere subjectis et debellare superbos). Le paganisme barbare voit encore maintenant dans tout étranger un ennemi mortel. Il ne connait que sa petite tribu, cherche à détruire toute autre, massacre, fait rôtir et dévore l'étranger qui tombe en son pouvoir ou le vend comme une bête; il est descendu lui-même à la condition de la brute. Le christianisme seul à rétabli la vraie dignité de l'homme. A ses yeux tous les hommes sont la race sortie de la main de Dieu, tous enfants de Dieu, appelés à son règne; tous sont frères à double titre, et comme sortant d'un même sang, et comme rachetés par un même sang, celui qui a été répandu sur la croix: car en " Jésus-Christ ceux qui étaient autrefois éloignés sont rapprochés (Ephes. II, 13, etc.). Le mur de séparation des nations est renversé, l'inimitié détruite, tous sont réunis en un seul corps, sous un même chef, et tous ont accès auprès du Père dans un même esprit. Il n'y a plus (Colos. II, 11-14) ni Juif, ni gentil, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni libre; mais Jésus-Christ est tout en tous, et le lien de la perfection qui les unit, est la charité." Ainsi, le christianisme, et avec lui la vraie humanité, n'admet l'esprit de nationalité et l'esprit de famille qu'autant qu'il donne de l'élan à la charité. Il est vrai que le chrétien aussi est lié plus étroitement à sa famille qu'à la cité, à sa nation et à son pays qu'à l'humanité entière; mais il a des devoirs envers tous les hommes, et il les remplit; il se fait tout à tous, tout ce qu'il leur doit être selon l'ordre établi de Dieu, lorsque son amour du prochain, sortant en quelque façon de son individualité, se répand par degrés dans les cercles qui vont s'élargissant, de la famille, de la cité, de la nationalité, des citoyens du même Etat, à tous les humains. Mais cet amour devient un vil égoïsme lorsque, au lieu de sortir de l'individu, il se concentre en soi-même et rapporte tout à soi-même. C'est alors que s'allume la haine entre les particuliers, ainsi qu'entre les familles, les cités, les races, et les nations, et tous les liens de la charité sont méchamment rompus. C'est ainsi que l'impie séduction de nos jours, qui se propose le renversement de tout ordre, soit religieux, soit civil, pousse adroitement l'amour naturel des peuples pour leur gloire nationale, pour leur langue, pour leurs mœurs antiques, à une frénésie fébrile qui, découvrant un ennemi mortel dans chaque voisin parlant une autre langue, met le feu à sa propre maison pour détruire celle de ce voisin. En vérité, ce n'est pas un progrès du développement humanitaire, comme ils l'appellent; c'est un déplorable retour de la belle et noble civilisation chrétienne vers le sauvage barbarie du paganisme. La *nationalité*, entre leurs mains, devient une espèce d'idole cruelle dont le culte, au milieu du feu des passions déchaînées, ne consiste que trop souvent dans des combats de race à race, à la manière des animaux féroces; une honte pour l'humanité, une abomination devant Dieu.

" Vos évêques assemblées, unis dans une sainte concorde, bien qu'appartenant aux races nationales les plus diverses et vous parlant en différente langues, vous prient et vous exhortent dans l'esprit saint, avec cette voix qui à la première Pentecôte se fit entendre dans toutes les langues; ne vous laissez pas éblouir par les paroles subtiles et par les artifices de ces séducteurs du peuple. Aimez votre nation, votre pays et votre langue; mais n'oubliez pas que *toute la terre est au Seigneur* (Ps. XXII. 1.), qu'en toutes les langues du monde on lui adresse journellement cette prière: " Notre Père, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés," et que sa sainte volonté est que les diverses lois et formes de gouvernement ne soient pas un motif de division entre les hommes et les peuples, mais que ceux-ci soient unis extérieurement, comme par la communauté d'Eglise universelle, ils doivent être intérieurement et spirituellement unis dans la foi et dans la charité. (*A Continuer.*)

Rivière-Rouge.

Nous croyons devoir causer un sensible plaisir aux amis des missions Sauvages, et en particulier aux Associés de l'œuvre de la Propagation de la Foi, en reproduisant l'extrait suivant d'une lettre d'un Missionnaire du Diocèse de St. Boniface, TERRITOIRE du NORD-OUEST.

Rivière-Rouge 1 août, 1849.

Extrait d'une lettre du R. P. Faraud, Oblat de Marie Immaculée, à un de ses Frères en Canada.

Mon Cher Frère,

J'ai reçu votre lettre cet hiver seulement: elle a été pour moi la cause d'une grande consolation. J'y ai vu avec plaisir les beaux sentiments qui vous animent, et surtout j'ai admiré l'ardeur que vous manifestez pour vous consacrer aux missions sauvages. Vous avez raison de penser que le temps n'est pas encore venu pour vous. Les missions sauvages, mon cher ami, présentent plus de difficultés, qu'on ne se le figure communément. Il faut grandir en science et surtout en vertu avant de se livrer à des occupations sérieuses et difficiles. Cet enthousiasme poétique que manifeste un jeune homme, au récit qu'on lui fait des heureux résultats obtenus parmi des peuples encore infidèles, est assurément bien beau; mais, mon ami, ces résultats heureux sont achetés au prix de bien des fatigues, des angoisses et des privations pour le missionnaire. Il faut aimer la croix, pour pouvoir faire les missions sauvages. Que ce soit là votre étude journalière. Aimez la croix, méditez aux pieds de la croix, et fort de ce soutien, vous pourrez venir exercer votre zèle au milieu des sauvages, autrefois peuples indifférents et inconnus pour moi et aujourd'hui l'objet de toutes mes sollicitudes. Je n'ai pas besoin de vous dire combien il serait consolant pour moi, de vous voir à mes côtés combattant sous le même étendard, affrontant les mêmes périls et surtout remportant les mêmes victoires. Priez, priez sans cesse; Dieu qui lit jusqu'au fond des cœurs exaucera vos vœux. Ici, peut-être plus que partout ailleurs, nous avons lieu de nous écrier avec l'apôtre: *quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona.*" Oui, je ne crains pas de le dire, je ne crois pas qu'il y ait nulle part ailleurs une nation mieux disposée à profiter de la divine parole que ne le sont les *Montagnais*. Vous auriez du plaisir, mon cher ami, si vous voyiez avec quelle avidité, ces peuples naguère si féroces, accueillent la parole de Dieu. Quand ils sont ici dans le temps de la mission, l'automne et le printemps, il n'y a point de relâche. Nous sommes occupés du matin au soir à leur faire réciter leurs prières, à leur apprendre à lire et à chanter. J'ai remarqué quelquefois des sauvages passant la journée entière à la maison, s'adressant successivement à chacun de nous pour lire, écrire, chanter, sans prendre aucune nourriture. On a déjà lieu de dire d'eux ce qu'on ne pourrait pas dire de bien de nos chrétiens d'outre mer: *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* Dans les assemblées religieuses ils gardent un silence absolu. Observateurs fidèles de l'ordre, au premier son de la cloche ils se rendent tous à la chapelle, leurs livres à la main, où ils tiennent leurs regards immobilement fixés. Ils chantent gravement, lentement, et s'accordent tous parfaitement bien. C'est à cette ardeur, mon cher frère, que nous devons de voir ces pauvres sauvages, après quelques visites, réciter parfaitement bien leurs prières, un peu de catéchisme, les principaux traits de l'histoire de l'ancien testament et les circonstances de la naissance et de la mort de notre divin Sauveur. C'est ce qui les frappe le plus. Notre Seigneur avait prononcé une vérité frappante, quand il disait: *quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* Il y a dans les plaies du Sauveur mourant sur une croix, pour l'amour et le salut des hommes, un aimant divin qui attire les cœurs; le sauvage enfant de la nature n'est pas plus insensible qu'un autre, son cœur est accessible aux douces et saintes émotions. La rapidité avec laquelle nos sauvages apprennent ne vient pas précisement de ce qu'ils ont de meilleures dispositions que d'autres, cela vient uniquement de leur grande application. Ici, mon cher, nous ne comptons point le nombre des sauvages convertis, ils le sont tous. Ce n'est point dans la douleur que nous les enfantons à la grâce, mais

FEUILLETON.

Le Travail.

Nous croyons pouvoir recommander la lecture de la peinture de mœurs suivante aux amis et aux ennemis de l'Annexion. Tous y reconnaîtront le pinceau d'un homme habile, et des observations d'une justesse et d'une vérité frappante. L'incessante activité de nos voisins de l'Union, leur insatiable ambition de prospérité matérielle, ambition qui leur laisse à peine le temps de jouir du bonheur de la famille, et qui les prive surtout de cette douce tranquillité de mœurs dans laquelle notre population aime à goûter son honnête aisance, sont des traits tellement caractéristiques du peuple Américain, que le laps de quelques années qui sont écoulées depuis que la peinture en a été tracée n'y a opéré aucun changement.

Dans le cas d'une Annexion intempestive, que de *pots de terre* se verront forcés de voyager avec des *pots de fer*, qui les hurteront rudement, qui finiront par les réduire en poudre!

Lancaster (Pensylvanie,) 20 juillet 1835,

Il n'y a de succès, il n'y a de bonheur que par la spécialité. Homme ou peuple, si vous voulez réussir, gardez-vous de prétendre à tout savoir et de tout entreprendre. La nature humaine est finie; limitez vous comme elle dans vos désirs et dans vos efforts. Sachez vous contenter et vous contenir: c'est la loi de la sagesse.

Si ces préceptes sont justes, les Américains sont des gens au moins à demi sages, car ils les pratiquent au moins à demi. En général, l'Américain sait peu se contenter: sa notion de l'égalité, c'est de n'être l'inférieur de personne; mais il n'aspire à monter que suivant une ligne. Son moyen unique, comme son unique pensée, c'est la domination du monde matériel, c'est l'industrie dans ses diverses branches; ce sont les affaires, c'est la spéculation, le travail, l'action.

A son unique objet tout pour lui se subordonne: l'éducation et la politique, la loi de la famille et celle de l'état. Tout depuis la religion et la morale jusqu'aux usages domestiques et aux détails de la vie, tout, dans la société américaine, est combiné et ployé suivant la direction qui converge le mieux vers le but commun de chacun de tous.

Si la règle générale souffre des exceptions, elles sont peu nombreuses et tiennent à deux causes: premièrement, la société américaine, si absorbée qu'elle soit dans sa spécialité, ne doit pas rester à jamais emprisonnée dans ce cercle, et contient déjà le germe des destinées, telles qu'elles puissent être, qui lui sont réservées pour les siècles à venir; secondement, la nature humaine, quoique finie, n'est pas exclusive, et nulle force au monde ne saurait étouffer ses protestations contre l'exclusivisme des goûts, des institutions et des mœurs.

La spéculation et les affaires, le travail et l'action, voilà donc, sous diverses formes, la spécialité que les Américains ont choisie et à laquelle ils se vouent avec une ardeur qui tient de l'acharnement. C'était celle qu'ils devaient adopter, celle que leur avait assignée le doigt de la providence, afin que la civilisation fût, dans le plus bref délai possible, mise en possession d'un continent.

Je ne puis sans douleur, penser qu'il y eut un moment où la France semblait appelée à partager la gloire de cette grande mission avec les deux peuples entre lesquels Dieu l'a placée, aussi bien sous le rapport du caractère et des institutions que sous celui de la position géographique, avec les Anglais et les Espagnols. Tandis que l'Espagne, alors reine du monde, envahissait l'Amérique du Sud et le vaste empire du Mexique, y civilisait, le sabre à la main, la population indienne, et y bâtissait des villes monumentales qui témoigneront de son génie et de sa puissance bien des siècles après que les déclamations de ses détracteurs seront tombées dans l'oubli; tandis que l'Angleterre posait de chétives colonies sur la plage aride de l'Amérique du Nord, la France explorait la gigantesque vallée du Père des eaux, et s'emparait du Saint Laurent, près de qui notre Rhin *tranquille et fier*, n'est qu'un ruisseau modeste; nous couronnions de fortifications le rocher à pic de Québec, nous bâtissions Montréal, nous fondions la Nouvelle-Orléans et Saint-Louis, et, çà et là, nous défrichions les riches pleines de l'Illinois. De l'Amérique du Nord, nous possédions alors la portion la plus fertile, la plus belle, la mieux arrosée, la mieux taillée pour recevoir un superbe empire en harmonie avec nos sentimens d'unité. Nos ingénieurs, avec une sagacité qu'aujourd'hui les Américains admirent avaient marqué par un fortin les positions les plus propres à recevoir de grandes villes. C'est ainsi que notre drapeau flottait à Pittsburg [alors Fort Duquesne], à Detroit, à Chicago, à Erié [alors Presqu'île) à Kingston [alors Fort Frontenac], à Michillimackinac, à Ticondéroga, à Vincennes, au fort de Chastres, à Péoria, à Saint-Jean, tout comme dans les capitales du Canada et de la Louisiane. Alors notre langue pouvait prétendre à être la langue universelle. Le nom français avait alors de belles chances pour devenir le premier, non seulement, comme celui des Grecs, dans le monde des idées, par la littérature et les arts, mais aussi, comme le nom romain, dans le monde matériel et politique, par le nombre des hommes qui eussent été fiers de le porter, par l'immensité du territoire que sa domination eût couvert. Louis XIV, aux jours de son apothéose, dans l'olympe qu'il s'était bâti, rêvait ce noble avenir pour son peuple et pour sa race. Dans l'exaltation d'un sublime orgueil, il croyait lire ces triomphes sur les pages du Destin. Il ne nous reste plus à nous, qui ne sommes séparés de lui que par un siècle, il ne nous reste plus, hélas! que des regrets amers et impuissans. Les Anglais nous ont chassés *à toujours*, non seulement d'Amérique, mais aussi des Indes Orientales, où le grand-roi nous avait installés. Nos descendans du Canada et de la Louisiane se débattent *vainement* contre le déluge britannique qui les ensevelit. Notre idiome se noie dans le même débordement; les noms mêmes de nos villes, et des régions que nous avions explorées se défigurent dans l'âpre gosier de nos heureux rivaux, et se teutonisent au point d'être méconnaissables. Nous avons oublié nous-mêmes qu'il fut un tems où nous pouvions prétendre à devenir les rois du Nouveau-Monde. Nous n'avions plus souvenance des hommes généreux qui se dévouèrent pour nous en assurer la domination. Pour que le nom de l'héroïque La Salle ne périt pas, il a fallu que le congrès américain lui érigeât un petit monument dans la rotonde du Capitole, entre Penn et John Smith. Nous n'avons pas en une pierre pour lui dans nos innombrables sculptures; nos peintres ont couvert de couleurs des toiles qu'une lieue carrée contiendrait à peine, et il n'a pas eu les honneurs d'un coup de pinceau.

Pendant ce tems, des colosses, récemment apparus en Europe, nous défient, nous coudoient et nous pressent. Envain les efforts du second Charlemagne nous avaient rendu la capitale du premier César français et les plus belles provinces de Clovis; capitale et provinces nous ont été ravies presque aussitôt.—Un pas de plus en arrière, et nous sommes refoulés à jamais parmi les peuples secondaires, les plus vieillis, les peuples déchus, sans successeurs pour recevoir et dignement porter l'héritage de la gloire de nos pères. Qu'a-t-il donc fallu pour faire retrograder ainsi une grande nation, pour la dépouiller de son avenir? Il suffit, sous notre monarchie absolue, qu'il se